

Mgr François-Xavier Lacoursière

Fils d'Emma Saint-Arnaud

Emma Saint-Arnaud se marie dans sa paroisse natale, le 22 janvier 1883, avec Louis-Philippe Lacoursière domicilié à Batiscan. De cette union, naîtront 7 enfants : 3 filles et 4 garçons, dont François-Xavier. Son père Louis-Philippe Lacoursière, qui est maire de Batiscan de 1891 à 1893, et commissaire d'école de 1911 à 1914, est un des plus importants cultivateurs de Batiscan, son imposante ferme étant située au carrefour de l'actuelle route 138 et de la route qui mène à Sainte-Geneviève, le long de la rive nord de la Batiscan.



François-Xavier, son fils aîné, naît à Batiscan le 26 janvier 1885. Après avoir étudié à la petite école du rang chez les frères St-Gabriel, située tout près de la ferme familiale, il va faire ses études classiques chez les Sulpiciens au Collège de Montréal¹. A la fin du cours, il révéla publiquement son désir de se faire missionnaire en Afrique. Il entra au n° 37 de la rue des Remparts à Québec qui était alors la seule maison de notre Société au Canada pour étudier la théologie, un an durant, au séminaire de Québec. Il reçut l'habit à Maison-Carrée le 3 octobre 1909, et partit ensuite à Carthage où il prononça son serment le 27 juin 1912 et reçut l'ordination sacerdotale le 29 juin 1913.

Le Père Lacoursière reçut sa nomination pour la Rhodésie du Nord (aujourd'hui la Zambie). Mais le lendemain, **le Père Voillard**, supérieur général qui, à moins d'urgence, plaçait ses lettres en une pile et y répondait en tirant celle de dessous, **tira ce jour-là une lettre de l'Uganda, celle de Mère Marie-du-Bon-Secours, des Sœurs Blanches d'Afrique, la propre sœur du Père Lacoursière**, qui l'avait devancé de quelques années en mission. Le Père Voillard fit aussitôt venir son jeune missionnaire pour lui demander s'il ne préférerait pas aller plutôt en Uganda. C'est ainsi que le Père Lacoursière, à la fin de cette même année, se trouva à Masindi, poste en fondation, à l'extrémité nord de l'immense vicariat de l'Uganda que dirigeait Mgr Streicher. Après six ans de ministère apostolique dans la brousse, le Père Lacoursière fut nommé professeur à l'école secondaire de Kisubi et, deux ans plus tard, directeur d'une école de même degré à Nandere. Il est certain qu'il ne se sentait pas l'âme d'un professeur. Pourtant, parce qu'il aimait tout travail nécessaire à la mission et qu'il se donnait au maximum partout où il se trouvait, il ne remporta que des succès. Monseigneur Lacoursière a gardé de ces années de professorat de bons souvenirs et nombre d'amusantes anecdotes qu'il se plaira visiblement à raconter. Il y avait cinq ans, en 1926, que le Père Lacoursière était dans l'enseignement, lorsque le vicaire apostolique vint le chercher pour le replacer dans son élément naturel du ministère en paroisse.

Il le fit supérieur de Kabale, chez les Bakiga, à la frontière du Rwanda: un poste et un peuple extrêmement intéressants, mais capable d'absorber l'activité de missionnaires trois fois plus nombreux.

En 1928, le Père Lacoursière revint à la Maison-Mère faire la retraite de trente jours et continua sur le Canada. Une « épreuve » l'attendait: celle de supérieur à Everell, près de Québec, où les aspirants Pères Blancs, à l'instar de leurs devanciers de la rue des Remparts, s'initiaient à la théologie avant de s'embarquer pour aller poursuivre leur formation et leurs études en Algérie et en Tunisie. Son supérieurat se termina en 1934, lorsque le Saint-Siège le rappela en Afrique pour lui confier le nouveau vicariat apostolique du Rwenzori, division de celui de l'Uganda.

A ce moment-là, surgit à l'esprit de l'élu, ainsi qu'il l'a plus d'une fois relaté lui-même, le tableau de son calvaire: deux millions d'âmes à évangéliser, peu de missionnaires, très peu d'œuvres, encore moins de ressources. Alors, l'évêque se tourna vers Dieu et prit pour devise « *In Domino Confido* » (*Ma confiance est dans le Seigneur.*)

Monseigneur Lacoursière reçut la consécration épiscopale des mains du Cardinal Villeneuve, le 25 juillet 1934, dans la basilique de Québec, et célébra sa première messe pontificale au sanctuaire national de Sainte-Anne-de-Beaupré. Le temps pressait, car la famille, la parenté, les amis à visiter et à intéresser au Rwenzori étaient nombreux et dispersés, et Monseigneur ne voulait pas s'éterniser au Canada. En juin 1946 Mgr François-Xavier Lacoursière ordonnait prêtre le R.P. Léonard Nadeau en l'église de l'Immaculée Conception de Robertsonville².

Dans les derniers jours de décembre le nouvel évêque était de retour en Uganda. C'était précisément la veille de Noël. Monseigneur Lacoursière avait choisi de rentrer dans son vicariat par les districts du nord, le Bunyoro et le Toro, et de célébrer la messe de minuit au poste de Butiti. Le soir était déjà tombé depuis longtemps. Et voici deux petits points lumineux qui se balancent dans la noirceur de la nuit, comme de lampes de poche que tiennent à bout de bras des gens qui marchent. C'était bien Monseigneur et son compagnon. L'évêque, le premier évêque du Rwenzori, faisait son « *entrée solennelle* » à pied, fourbu, poussiéreux. Loin, derrière lui, il avait abandonné sa voiture dont l'une des roues s'était détachée.

Des aventures de la sorte ne se comptent pas dans la vie de l'Évêque du Rwenzori qui devait sillonner par les mauvaises routes d'alors, et en tout temps, un territoire qui s'étendait sur 400 milles. Dans les circonstances les plus ennuyeuses, incidents de la route ou autres, Monseigneur, dont la maîtrise de soi était parfaite, exprimait son désappointement par cette expression qui, toute sa vie, lui a valu bien des taquineries: « *Ça, ce n'est pas permis!* » Plus il le répétait, plus il était contrarié.

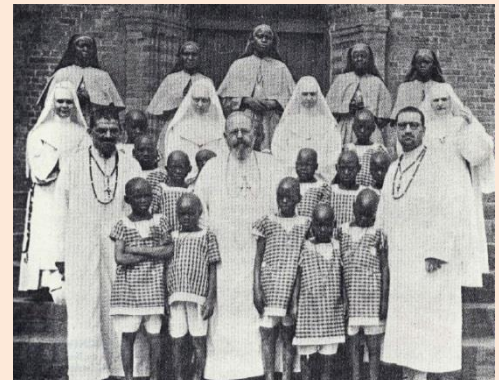
Lorsque tout allait bien, il chantait de sa belle voix grave les chants du folklore de son pays, ces chants joyeux ou tristes, dont la fidèle mémoire lui avait conservé les nombreux couplets. Aux chants, alternaient les chapelets. Il est certain qu'à la fin de sa vie, Monseigneur aurait pu paraphraser la parole du Maréchal Foch: « *Je ne me souviens pas, excepté une fois ou deux, d'avoir manqué mon chapelet, même aux jours de grande bataille* ». Comme le Cardinal Lavignerie, il estimait n'avoir réussi à faire quelque chose de bien que par la Sainte Vierge. En tout cas, des chapelets, il en récitait, et plus d'un, au cours d'un même voyage. Et puis, quand il avait un compagnon, les chants, les chapelets étaient entremêlés de conversations toujours émaillées d'anecdotes captivantes. Si Monseigneur Lacoursière n'avait pas tellement d'éloquence dans ses sermons, il était par ailleurs un conteur charmant. Avant de commencer une longue conversation, il allumait toujours un cigare de Mutolere: plus savoureux était le cigare, plus savoureuses étaient les anecdotes.

Monseigneur Lacoursière a peut-être pris plus de décisions à genoux sur son prie-Dieu qu'assis à sa table. Et après des années d'épiscopat, il n'hésitait pas à demander l'avis même des plus jeunes missionnaires. Combien de fois aussi n'est-il pas allé à Ibanda, puis à Bwanda, où vivait retiré le toujours si lucide Mgr Streicher, pour le consulter sur diverses questions.

Aussi lorsqu'il laissera sa charge épiscopale à son successeur, Monseigneur Lacoursière pourra dire à tous ses missionnaires réunis qu'il n'avait pu tout faire, mais qu'il avait toujours fait pour le mieux, et consciencieusement. Et, c'est en faisant pour le mieux qu'il avait, par exemple, placé les écoles parmi l'une des priorités à réaliser. Afin de réaliser au maximum cette priorité, il avait appelé en son vicariat les Sœurs de Notre-Dame du Bon-Conseil, de Chicoutimi, qui seconderaient dans l'enseignement, les Sœurs Blanches d'Afrique et les Frères de l'Instruction Chrétienne déjà au travail depuis longtemps dans la même région. Les nouvelles venues, après plusieurs années d'expérience, fondèrent, de concert avec leur évêque, la Congrégation africaine des Sœurs de Notre-Dame du Bon-Conseil, comme les Sœurs Blanches avaient fondé auparavant les Banyatereza, dans le district du Toro. Ces deux Congrégations africaines étaient destinées, elles aussi, à l'enseignement.

Tous ces efforts ont été si bien remarqués, dans les milieux administratifs, que le Gouverneur de l'Uganda a pu dire, un jour, à un missionnaire, que c'était dans la province de l'Ouest - ou, autrement dit, le vicariat du Rwenzori - que les écoles étaient les mieux développées et les mieux organisées.

Toute sa vie, Monseigneur Lacoursière resta optimiste, même s'il rencontra des difficultés autant qu'un homme peut en porter. Un certain jour, un missionnaire, qui ayant frappé à sa porte avait cru entendre l'invitation à entrer, ouvrit inopinément et trouva son évêque à genoux et en pleurs. Mais les soucis, c'était pour lui. Il ne les faisait pas porter à ses missionnaires. S'il les mettait au courant des impasses dans lesquelles se trouvait souvent le vicariat (ou le diocèse) aux points de vue du personnel, de l'évangélisation, des finances, ou autres, il ne les en accablait pas.



*Les quatre premières missionnaires
Notre Dame du Bon Conseil, en arrière les
Bannabikiri, le père Mischler, Mgr Lacoursière,
père Léopold Bélanger.*

*Photo : Hélène Girard, Muséologue,
Centre historique des Sœurs Notre-Dame du
Bon-Conseil de Chicoutimi*

Monseigneur laissait toujours la porte entrouverte sur l'espérance. Il encourageait, stimulait, mais ne mortifiait ni n'humiliait personne. Il pouvait demander tous les dévouements, parce qu'il pratiquait lui-même ce qu'il prêchait. Il était l'un de ces rares hommes qui peuvent se dévouer jour et nuit sans exiger que les autres en fassent autant, ou sans les casser, s'ils sont moins vaillants.

Nous venons de toucher à l'un des multiples aspects de la charité de Monseigneur Lacoursière. Et c'est par sa charité que Monseigneur s'est fait aimer de tous ceux qui l'ont rencontré. C'est à cause de sa charité aussi que ses missionnaires et les populations africaines l'ont vénéré. Impossible de tout dire à ce sujet. Monseigneur avait un cœur bon duquel ne pouvait sortir que du bon; un cœur qui n'a jamais connu l'amertume.

La bonté, pour un évêque missionnaire, c'est avant tout de bien recevoir ses missionnaires, et tout le monde. Monseigneur Lacoursière était pour tous et chacun un père. On pouvait arriver chez lui fâché, aigri, on en repartait serein et... ordinairement avec un radeau. Malgré qu'il fût surchargé de travail et de tracas, il prit le temps de faire lui-même de la crème à la menthe pour recevoir ses broussards, pour réparer leurs lampes à kérosène hors d'usage, pour s'occuper personnellement des chambres de ses visiteurs, fussent-ils les moins exigeants des missionnaires. Il mit sa voiture à la disposition des confrères de passage pour qu'ils fassent leurs affaires et leurs visites sans ennuis. Il se fit l'infirmier de ses missionnaires malades pendant des mois. Que de soins assidus n'a-t-il pas prodigués aux Pères Laane, Goulet, Nicolet, au Frère Rémy, et autres.

De même, sa générosité était réellement sans limites. Si tous les missionnaires écrivaient ce qu'ils ont reçu en secret de Monseigneur comme objets qui lui appartenaient en propre et dont il s'est privé pour ceux qui en avaient besoin, ce serait incroyable. Les Africains, pour leur part, pourraient lui rendre exactement le même témoignage.

Monseigneur pratiqua la charité de façon constante. Ainsi, lors même de son dernier voyage au Canada âgé et malade, il était toujours prêt à se déplacer juste pour consoler et faire plaisir. On lui dit qu'une zélatrice, que le parent d'un missionnaire qui n'est pas de son diocèse sont décédés, il ne les connaît pas et il n'est connu d'aucun d'entre eux, pourtant il va assister à leurs funérailles: « *Ils méritent bien ça. Ils ont travaillé pour les missions* ».

L'un des gros problèmes qu'a dû affronter Monseigneur Lacoursière, comme tous les évêques missionnaires, sans doute, fut celui des ressources financières à trouver. Tant que son père vécut, il fit souvent appel à son aide « *pour sauver l'honneur de la famille* » lui disait-il. Mais le portefeuille paternel n'était pas inépuisable. Heureusement, une mine de tungstène fut la réponse de la Providence à la prière de Monseigneur et l'équilibre de son budget fut assuré pour quelques années. Dans les circonstances pénibles et inquiétantes, il ne se départissait jamais de sa confiance; « *il frottait alors sa devise* », comme disait un missionnaire. Et cette devise, on le sait déjà, était: « *Ma confiance, est dans le Seigneur.* »



*Couvent neuf de Nyamitanga en 1942.
Hélène Girard, Muséologue, Centre historique
des Sœurs Notre-Dame du Bon-Conseil de Chicoutimi*

Pour économiser les finances et le personnel, Mgr Lacoursière n'a pas voulu prendre de secrétaire proprement dit, sauf pendant les tout derniers mois de son administration. Il lui est arrivé plus d'une fois de former au travail de secrétariat de jeunes Africains débrouillards qui pouvaient, en même temps, lui rendre mille services. Mais, infailliblement, il finissait par passer son « *homme à tout faire* » à une œuvre du diocèse, qui avait justement besoin d'un tel homme, ou encore le nouveau secrétaire se trouvait, en ville, une position qui, grâce à la bonne formation reçue de son évêque, lui rapportait un salaire, que la mission ne pouvait lui payer; et Monseigneur le laissait aller. Que de journées et de longues parties de nuits l'évêque a passé à rédiger des rapports et à tenir à jour une volumineuse correspondance!

Malgré tout, Monseigneur est toujours resté l'homme épanoui qui aimait la vie, ses collaborateurs, les Africains et l'Afrique. Il aimait en particulier la vie de communauté et l'animait. Quand il s'annonçait dans un poste, sa venue était un réconfort et une détente. Aux affaires sérieuses, il savait mêler, dans les moments libres, une bonne partie de bridge, une conversation enjouée, le récit de l'une de ses nombreuses aventures.

Sous la direction et l'impulsion de Mgr Lacoursière, le vicariat du Rwenzori se développa rapidement. Tous les postes étaient débordants d'activités. Même les moins grandes paroisses faisaient jusqu'à mille baptêmes d'adultes chaque année. En 1953, la hiérarchie ecclésiastique ayant été établie en Uganda, le vicariat du Rwenzori devint diocèse sous le nom de Mbarara. Mgr Lacoursière en garda la direction jusqu'en 1955. Puis, à bout de forces, il remit sa démission au Saint-Père et vint se faire soigner au Canada. Le médecin qui le reçut ne put s'empêcher de dire au Provincial, en désignant Monseigneur: « *En voilà un qui n'en a plus pour longtemps!* » jamais pronostic ne fut plus faux. L'optimisme et la robuste constitution de Mgr Lacoursière devaient si bien déjouer cette prévision et bien d'autres, qu'après deux ans de soins et de repos relatif, le vieil évêque retournait en Uganda pour fonder un nouveau poste de mission.

Il entreprenait là une tâche qu'un missionnaire dans la force de l'âge aurait redoutée; pour bien des raisons. En l'espace de quatre ans, ce nouveau poste, qui a pour nom Kagamba, est devenu non seulement le plus beau poste de tout le diocèse, mais aussi le mieux construit et celui qui a le plus de commodités. Et tout en dirigeant les travaux, Monseigneur, qui avait voulu pour lui-même la fonction de deuxième et dernier vicaire de la mission, faisait chaque jour son ministère auprès des catéchumènes et des chrétiens; un ministère qui accaparait tous les moments de la journée dans ces paroisses trop grandes et trop peuplées pour le nombre de prêtres disponibles.

Monseigneur fut tout heureux de terminer à temps la construction de Kagamba pour aller assister au Concile. A la grande admiration des évêques qui le connaissaient, il prit part à toutes les séances - à de très rares exceptions près - de toutes les sessions. Entre deux sessions, il revint au Canada pour une opération d'une double cataracte des yeux. Il y revint aussi après le Concile pour préparer son prochain retour en Afrique et faire soigner ses jambes qui supportaient mal le surmenage auquel il les soumettait.

Cet évêque tout oublieux de lui-même fit avec joie et pour le bien de l'apostolat un dernier grand renoncement. Revenant en Uganda et voyant que Kagamba avait besoin de trois prêtres en pleine force, il préféra aller au poste voisin, celui de Lwera, où il pourrait mieux rendre service en faisant le travail quotidien de la mission, lorsque ses deux confrères seraient en tournée dans les villages. Pourtant, Lwera n'avait pas les commodités qu'il avait données à Kagamba.

Le père Gaston Ampe s'entendait fort bien avec son évêque Mgr François-Xavier Lacoursière (1885-1970, vicaire apostolique du Ruwenzori puis évêque de Mbarara). Quand celui-ci prit sa retraite, il tint à aller résider dans la paroisse de Kagamba où Gaston était curé. Ensemble ils bâtirent la paroisse et son immense église. On raconte que Gaston se chargeait du travail courant et que l'évêque mettait l'argent sur la table. Lorsque Gaston fut déplacé vers Rwaza, Mgr Lacoursière le suivit là aussi. La famille Ampe garda toujours un bon souvenir de Mgr Lacoursière; en effet lors d'une visite à la famille il n'hésita pas à s'offrir pour jouer Saint Nicolas pour leurs enfants³.

La grande consolation de Mgr Lacoursière, dans les dernières années de sa vie, fut de voir le diocèse de Mbarara divisé, en étapes rapides, en quatre territoires, (Hoima, Fort-Portal, Kabale, et Mbarara), pour former autant de juridictions ecclésiastiques, chacune d'elle dirigée par un évêque Africain, excepté Fort-Portal où l'évêque africain est auxiliaire. À la fin de l'année 1969, lors de l'intronisation des nouveaux évêques de Mbarara et Kabale, on a loué à juste titre cet évêque infatigable qui avait rendu possible un tel progrès.

Monseigneur Lacoursière est parti discrètement pour l'éternité après avoir vécu en homme à la foi inébranlable et à la charité inépuisable tant envers les grands que les petits. Lui, qui avait si souvent soigné les autres, n'a pas eu besoin d'être soigné; et lui, qui a tant prié, est mort en priant. Le dimanche 15 mars 1970 il s'était levé, tôt comme toujours, et avait frappé le tambour du réveil. Puis, il était allé à l'église pour prier. De retour en chambre, il se prépara pour la messe qu'il devait dire à 8 heures. Comme il était en retard un confrère alla à sa chambre et le trouva affaissé dans son fauteuil un livre d'oraison sur les genoux. Monseigneur avait eu 85 ans, deux mois plus tôt. Depuis quelque temps les confrères qui vivaient avec lui avaient remarqué que la fin approchait. Il a voulu tenir bon, sans déranger; il était usé. Sa petite chanson

qu'il chantait chaque matin: « *Seigneur je veux te voir pour t'aimer davantage* » s'est réalisée d'une façon magnifique. Il a commencé sa dernière matinée, comme tant d'autres, en rendant service et peu après il est mort, comme il l'avait prévu: «*Un beau matin on n'est plus là.* »

Pour ceux qui l'ont connu de près, Monseigneur Lacoursière fut une image vivante du Christ, l'homme pour Dieu et pour les autres, qui donnait et pardonnait toujours et recommençait chaque fois avec une foi et une espérance invincibles.

Certains ont pu dire: « *Voilà une période de finie* », et en un sens c'est vrai, car la longue période du colonialisme l'avait marqué. Mais toujours est-il que pour le renouveau théologique et liturgique, Monseigneur se mit plus facilement à la page que bien des plus jeunes. Son amour pour l'Église, son humilité, son sens d'obéissance, sa fidélité, sa charité envers tous, resteront ainsi comme un appel à toujours mieux faire.

Ses funérailles solennelles eurent lieu dans la cathédrale de Mbarara: une cérémonie belle et digne comme il les aimait. Huit évêques, dont quatre anciens de son séminaire de Kitabi et qui dirigent maintenant quatre diocèses érigés à partir de son seul vicariat du Rwenzori, concélébrèrent avec soixante prêtres. Ce fut plutôt un jour de joie que de tristesse: Monseigneur Lacoursière était dans la joie du Seigneur après une vie bien remplie.

Engagé dans sa ville natale⁴, fatigué et malade, il remet au Pape en 1955 sa démission comme Évêque de Mbarara. Il vient d'avoir 70 ans. Après s'être fait soigner au Canada, il parcourt le Québec pour amasser des fonds destinés à ses missions. À cette époque, Mgr Lacoursière visite souvent Batiscan, retrouvant ses amis d'enfance et revoyant volontiers la ferme familiale, devenue propriété de la famille Fortin, après avoir longtemps appartenu à son frère Joseph. Il aime en particulier aller prier au Calvaire érigé en 1905 par son père Louis-Philippe, et que lui-même contribue alors à faire restaurer avec l'aide des familles Lacoursière et Fortin.



*Les dernières années.
Hélène Girard, Muséologue, Centre
historique des Sœurs Notre-Dame du Bon-
Conseil de Chicoutimi*

¹ Texte de René Bacon O.F.M. Cette notice s'inspire en majeure partie - et souvent mot pour mot - de Jean-Paul Foley. Vocations consacrées issues de Batiscan. Paroisse.

² http://www.echodefrontenac.com/echo10ans_2006.asp

³ <http://www.africamission-mafr.org/noticesjuly06.htm>

⁴ Texte de René Bacon O.F.M. Cette notice s'inspire en majeure partie - et souvent mot pour mot - de Jean-Paul Foley. Vocations consacrées issues de Batiscan. Paroisse.

Mes remerciements à André St-Arnaud, rédacteur en chef de la revue La Missive de l'Association des descendants de Paul Bertrand dit Saint Arnaud (ADBStar), Volume 8, numéro 2, Hiver 2013, pages 8 à 11.

Serge St-Arneault, M.Afr, membre de l'ADBStar depuis sa fondation; 10^e génération depuis l'établissement de l'ancêtre Paul Bertrand dit Saint Arnaud établi en Nouvelle-France autour de 1690.